



HAL
open science

Le traitement de l'incertitude dans la relation d'enquête ethnographique en sciences sociales

Christian Rinaudo

► **To cite this version:**

Christian Rinaudo. Le traitement de l'incertitude dans la relation d'enquête ethnographique en sciences sociales. Incertitude et connaissances en SHS : production, diffusion, transfert, Maison des Sciences de l'Homme et de la Société Sud-Est (MSHS) - Axe 4 : Territoires, systèmes techniques et usages sociaux, Jun 2014, Nice, France. halshs-01166270

HAL Id: halshs-01166270

<https://shs.hal.science/halshs-01166270>

Submitted on 23 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le traitement de l'incertitude dans la relation d'enquête ethnographique en sciences sociales

Christian Rinaudo

Université Nice Sophie Antipolis

URMIS (UMR CNRS 8245 – IRD 205)

Cet article est issu de la table ronde « Incertitude et connaissances en SHS : production, diffusion, transfert » qui s'est tenue à la MSHS Sud-Est de Nice les 23 et 24 juin 2014 dans le cadre du projet « Faire Science avec l'Incertitude » (<http://mshs.unice.fr/?p=902>)¹.

Résumé : L'examen de la littérature sociologique et anthropologique qui a traité la question de la prise en compte de l'incertitude sur les sujets dans la relation d'enquête nous amène à faire une distinction entre trois postures distinctes à partir desquelles sont envisagées la production et l'interprétation des données ethnographiques. Celle selon laquelle « faire science » consiste à écarter toute possibilité d'incertitude. Celle, désormais la plus courante et la plus diversifiée, consistant, face à cette attitude qui ne questionne pas les effets de la situation d'enquête, à reconnaître l'incertitude et à tenter de la réduire ou de la neutraliser pour « faire science ». Celle, enfin, encore peu courante, qui vise à tirer partie de l'incertitude pour produire de la connaissance, à « faire science » non pas *en dépit* de l'incertitude sur les sujets dans la relation d'enquête, mais *du fait même* de celle-ci.

Mots clés : Incertitude, relation d'enquête, enquête ethnographique, sociologie, anthropologie sociale

L'objectif de ce texte est d'interroger la prise en compte et le traitement de la question de l'incertitude dans la relation d'enquête ethnographique. L'histoire de la sociologie et de l'anthropologie est marquée par une longue tradition de réflexion épistémologique sur ce type d'enquête. Depuis les recherches pionnières de Bronisław Malinowski reposant sur l'immersion du chercheur dans la vie des populations des îles du Pacifique occidental (Malinowski, 1989 [1922]) et les travaux menés dans les grandes villes nord-américaines par les sociologues de l'Ecole de Chicago, l'invention du *fieldwork* a permis de porter un regard critique sur la façon de concevoir le travail de l'enquêteur et le statut des données (Cefaï, 2003).

L'examen de la littérature centrée sur la relation d'enquête nous amène à faire une distinction entre trois postures épistémologiques distinctes à partir desquelles sont envisagées la

¹ Sont également issues de cette table ronde les contributions suivantes :

- Fusco, Bertoncello et al. : *Faire science avec l'incertitude : réflexions sur la production des connaissances en SHS*. [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01166287>]
- Tuffery, Fernandes et al. : *Evaluation des domaines d'incertitude et de leur éventuelle diminution dans un projet collectif de recherche interdisciplinaire : le cas du PCR « Réseau de lithothèques en Rhône-Alpes »*. [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01166167>]
- Bianchi et Labory : *The role of governance and government in the resilience of regions: the case of the 2012 earthquake in the Emilia-Romagna region in Italy*. [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01166138>]
- Boissinot : *Archéologie et incertitude*. [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01166149>]
- Walker : *Adapt or perish: an approach to planning under deep uncertainty*. [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01166279>]

production et l'interprétation des données ethnographiques : celle selon laquelle « faire science » consiste à écarter toute possibilité d'incertitude ; celle, désormais la plus courante et la plus diversifiée, consistant, face à une attitude qui ne questionne pas les effets de la situation d'enquête, à reconnaître l'incertitude et à tenter de la réduire ou de la contrôler pour « faire science » ; celle, enfin, encore peu courante et peu discutée, qui vise à tirer parti de l'incertitude pour produire de la connaissance, à « faire science » non pas *en dépit* de l'incertitude sur les sujets dans la relation d'enquête, mais *du fait même* de celle-ci.

I. « FAIRE SCIENCE » : LA MALEDICTION D'UN « OBJET QUI PARLE »

Une première façon d'écarter la question de l'incertitude consiste à concevoir la démarche empirique sous l'angle de la neutralité de l'enquêteur, impliquant comme idéal à celui-ci de s'annuler comme tel. Cette neutralité au cours des interactions qui se déroulent durant l'enquête est ici considérée comme une norme de recherche, la condition de recueil de la « vraie » parole des acteurs. Le savoir-faire de l'enquêteur est alors supposé résider dans sa capacité à neutraliser sa propre personnalité pour ne plus être que le reflet de celui qui parle. Il consiste à rester en retrait et à tendre un « miroir verbal » à l'enquêté (Rogers, 1945) afin d'obtenir le « recueil » ou la « collecte » d'une « parole pure », « authentique », déconnectée de l'interlocution au sein de laquelle elle s'énonce. Comme le résume Jean-Baptiste Legavre dans une présentation synthétique de ce « phantasme positiviste » dans les usages de l'entretien de recherche en sciences politiques, « l'enquêteur est de fait socialement transparent. Tout est supposé être dans le discours recueilli » (Legavre, 1996, p. 211).

« Faire science » revient ici en quelque sorte à ne pas questionner les effets de la situation d'enquête. En faisant de la neutralité de l'enquêteur une évidence revendiquée ou un impensé, cette manière de concevoir la relation enquêteur/enquêté, bien qu'encore ancrée dans les discours savants sur l'entretien de recherche, a fait l'objet de nombreuses critiques dont celles visant à voir dans cette démarche une « fausse philosophie de l'objectivité » selon laquelle le sociologue entreprend de s'annuler en tant que tel (Bourdieu, *et al.*, 1967, p. 57).

Cette critique est bien exposée dans *Le métier de sociologue*, ouvrage publié par Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron et Jean-Claude Chamboredon en 1967 et qui s'inscrit dans un programme plus large de refondation de la sociologie française dans les années 1950-60, centré sur une réflexion sur l'enquête empirique et dans lequel figurent également des contributions comme celles de Raymond Boudon et Paul Lazarsfeld (Boudon et Lazarsfeld, 1965; Boudon et Lazarsfeld, 1966).

Dans ce programme, *Le métier de sociologue* défendait l'idée d'une épistémologie unique qui, dans la continuité du rationalisme scientifique (Bachelard, 1949; Bachelard, 1967) insistait sur le passage des prénotions au réel, de l'opinion à la raison. Selon la formule célèbre de ses auteurs, « le fait se conquiert contre l'illusion du savoir immédiat », ce qui implique de distinguer l'objet scientifique de ce qui relève de la connaissance commune du social, d'une sociologie spontanée considérée comme erronée et source d'erreurs.

De ce point de vue, c'est cette fois non plus seulement le sujet connaissant, mais aussi le sujet enquêté, à savoir un « objet qui parle », qui produit ses propres descriptions, ses propres interprétations du monde social, ses propres catégories d'analyse, qui est vu comme une malédiction et qui doit faire l'objet d'une neutralisation par une construction savante de l'objet :

« C'est peut-être la malédiction des sciences de l'homme que d'avoir affaire à un objet qui parle. En effet, lorsque le sociologue entend tirer des faits la problématique et les concepts théoriques qui

lui permettent de construire et d'analyser les faits, il risque toujours de les tirer de la bouche de ses informateurs. Il ne suffit pas que le sociologue se mette à l'écoute des sujets, enregistre fidèlement leurs propos et leurs raisons, pour rendre raison de leur conduite et même des raisons qu'ils proposent : ce faisant, il risque de substituer purement et simplement à ses propres prénotions les prénotions de ceux qu'il étudie, ou un mixte faussement savant et faussement objectif de la sociologie spontanée du "savant" et de la sociologie spontanée de son objet. » (Bourdieu, *et al.*, 1967, p. 57)

Dans cette optique, la manière d'écarter l'incertitude propre à la relation d'enquête et de ne pas engager les concepts de sens commun des sujets enquêtés et ceux que l'enquêteur mobilise en tant de sujet social consiste à substituer la formulation explicite d'un corps d'hypothèses fondées sur une théorie aux interrogations inconscientes, donc incontrôlées et incohérentes des « sujets » (Bourdieu, *et al.*, 1967, p. 58).

II. « FAIRE SCIENCE » EN DEPIT DE L'INCERTITUDE

A côté de cette posture qui consiste à « se méfier du langage ordinaire travesti par la subjectivité des émetteurs » (Demazière et Dubar, 1997, p. 23) et dans laquelle la connaissance du sujet social sur le social n'a pas sa place, les sciences sociales ont depuis longtemps développé toutes sortes de réflexions épistémologiques visant à « faire science » avec l'incertitude sur les sujets (Kandel, 1972), enquêtés comme enquêteurs. Le principe général de cet « empirisme instruit » est bien résumé par Olivier Schwartz dans une postface ajoutée à la réédition d'un classique de la sociologie de l'Ecole de Chicago :

« Revendiquer la dimension empiriste pour une pratique comme l'ethnographie, c'est d'abord reconnaître que, dans les conditions où elle s'exerce, les matériaux et les opérations qui lui reviennent comportent nécessairement une certaine dose d'*'impureté'*, c'est-à-dire d'inadéquation aux contraintes de validité et d'objectivation scientifique ; c'est reconnaître ensuite que cette *'impureté'* peut, sans doute, être limitée, circonscrite, explicitée, mais que la *'purification'* se révèle dans bien des cas impossible à mener jusqu'au bout, sauf à faire s'évanouir l'entreprise ethnographique elle-même. C'est donc accepter l'idée que les résultats produits par ce type d'enquête ne peuvent échapper à une dose plus ou moins importante de contingence, d'approximation, d'incertitude. » (Schwartz, 1993)

Dans cette posture, ce sont les exigences méthodologiques qui font la différence entre un « empirisme naïf » et « celui qui est raisonné, instruit, attentif à ses imprécisions nécessaires, cherchant à les limiter ou à les expliciter ». Et c'est cet « empirisme instruit » qui donne accès à ce que Jean-Pierre Olivier de Sardan appelle « la rigueur du qualitatif » (Olivier de Sardan, 2008) et que Olivier Schwartz caractérise par une sorte d'« ambivalence épistémologique » dans laquelle se trouve le chercheur dans l'enquête ethnographique :

« Il lui faut une *'conscience'*, un capital de réflexion et d'exigences méthodologiques le contraignant à critiquer, à évaluer ses résultats ; mais il lui faut aussi, pour en obtenir d'autres, un modèle suffisamment souple qui tolère une part de *'bricolage'*, de contingence et d'incertitude. » (Schwartz, 1993)

Cette prise en compte l'incertitude peut alors se décliner de différentes manières selon que l'on s'intéresse aux enquêtés comme sujets sociaux ou aux enquêteurs comme sujets connaissant.

Le sujet social dans l'enquête ethnographique

Tant du côté de l'anthropologie sociale que de celui de la sociologie qualitative, les réflexions autour de l'enquête ethnographique ont très rapidement porté sur l'intérêt de donner accès au « point de vue » des acteurs et, par-là, de réduire l'incertitude sur le sujet enquêté.

L'anthropologie sociale est née de ce passage du traitement de l'Autre, lointain, inconnu, abordé à partir de données de seconde main, à la prise en compte des formes de connaissances et des catégories émiqques des populations étudiées. L'enquête directe, *in situ*, prolongée, intensive, loin des clichés véhiculés par les colonisateurs sur « l'indigène » (Malinowski, 1989), a permis de raisonner dans la logique des sujets étudiés par l'ethnographe (Geertz, 1983).

Si, durant cette période, le « flou artistique » qui caractérise le travail de terrain reste important (Ghasarian, 2002), de véritables réflexions sur les modes de production des données vont par la suite être menées. On trouve dès lors une profusion d'écrits visant à doter l'anthropologie une politique de l'enquête dont l'objectif consiste à la fois à déconstruire « la naturalité de l'ethnographie » (Fassin et Bensa, 2008, p. 8), à maîtriser et à contrôler les biais, et à réduire l'incertitude liée à la production de connaissances. En France, Jean-Pierre Olivier de Sardan a explicité quelques-uns des principes qui, à l'instar de la « triangulation », permettent de faire « “malgré tout” de l'anthropologie une science empirique, et non une forme savante de journalisme, de chronique, ou d'autobiographie exotique » (Olivier de Sardan, 1995, p. 92).

Du côté de la sociologie, l'Ecole de Chicago a, dès les années 1920, engrangé les acquis théoriques et méthodologiques tirés à la fois du pragmatisme social, du journalisme d'investigation et de l'anthropologie culturelle américaine (Cefaï et Quéré, 2006; Chapoulie, 2001). Ces différents héritages ont en commun la prise en compte, dans l'analyse, de l'expérience du sujet et de son interprétation du monde, comme le soulignent bien William Thomas et Florian Znaniecki dans la note méthodologique qui introduit *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique* :

« Nous devons nous débarrasser de la conception schématique du monde que nous héritons du sens commun et de la science elle-même. Nous devons nous mettre à la place du sujet qui cherche sa voie dans ce monde, et nous devons surtout ne jamais oublier que l'environnement qui l'influence et auquel il s'adapte est *son* monde et non *le* monde objectif de la science, c'est la nature et la société telles qu'il les voit, et non telles que le savant les voit. » (cité dans Bertaux, 1976, p. 53)

Les documents personnels, les autobiographies et les entretiens biographiques sont utilisés comme autant de matériaux d'enquête visant précisément à réduire l'incertitude sur les sujets enquêtés et à mieux poser les problèmes sociologiques. Ils permettent par exemple, pour prendre un des thèmes centraux de la sociologie qualitative de cette époque, de questionner la délinquance « du point de vue du délinquant », à partir des catégories qui paraissent les plus pertinentes aux personnes étudiées et non à partir des catégories abstraites des théories sociologiques. C'est ce que souligne H. Becker en prenant l'exemple de Stanley, sujet central de l'ouvrage de C. Shaw publié en 1930 et reposant sur la biographie d'un « *Jack-Roller* »² (Shaw, 1930) :

« En nous mettant à la place de Stanley, nous pouvons ressentir et prendre conscience des biais aux travers desquels nous appréhendons d'ordinaire cette population et qui déterminent les types de problèmes que nous étudions. En entrant vraiment dans la vie de Stanley, nous pouvons commencer à prendre conscience de ce que nous tenons, et de ce que nous ne devrions pas tenir pour acquis, lorsque nous élaborons notre problématique : les préjugés sur les délinquants, les

² Nom argotique donné aux voleurs qui faisaient les poches aux ivrognes vidés des boites de nuit de Chicago à cette époque.

quartiers pauvres et les Polonais, préjugés qui sont liés à la manière dont nous posons les problèmes. Si nous voulons en tirer profit, l'histoire de Stanley nous permet de commencer à questionner la délinquance du point de vue des délinquants. Si nous prenions Stanley au sérieux, comme son histoire nous incite à le faire, nous pourrions soulever une série de questions qui ont été relativement peu étudiées : questions sur les gens qui s'occupent des délinquants, les tactiques qu'ils emploient, leurs idées sur le monde, les contraintes et les pressions auxquelles ils sont exposés. » (Becker, 1986, p. 109)

Cette réflexion sur les spécificités épistémologiques et sur les problèmes méthodologiques de l'« ethnographie sociologique » (Beaud et Weber, 1998) a ensuite été engagée autour du *Field Training Project*, expérience collective menée dans ce même département de sociologie au début des années 1950 (Cefaï, 2002; Cefaï, 2003; Chapoulie, 1984; Hughes, 1996). C'est cette fois tout particulièrement la relation d'enquête qui va être questionnée en s'intéressant par exemple à la relation entre intervieweur et interviewé dans les entretiens ethnographiques dont la retranscription par magnétophone permet désormais d'obtenir une certaine fidélité ; ou encore aux différentes phases dans lesquelles s'engagent enquêteur et enquêté dans l'entretien de recherche comme le rappelle Daniel Cefaï en insistant sur la similitude entre la situation d'entretien et le match de boxe, comme aimait à le suggérer Everett C. Hughes :

« Les partenaires s'observent d'abord, restent sur leur garde ; se testent par petites feintes, hésitent à se découvrir et se raccrochent à des lieux communs sans risque. Puis, ils entrent dans le vif du sujet, commutent sur un régime de relation dynamique [...], où ils se font confiance et entrent dans la confiance, où ils jouent le jeu de la réciprocité et improvisent le flux de l'interaction et où ils coproduisent des éléments de sens qui deviendront ensuite des données. » (Cefaï, 2002, p. 129)

En France, Daniel Bertaux a été un des premiers à participer de la diffusion, au milieu des années 1970, de cette conception de la sociologie centrée sur la définition de la situation par les sujets sociaux (Bertaux, 1976). Dans la lignée des travaux menés par l'École de Chicago et des approches théoriques centrées sur l'interprétation biographique (Denzin, 2002; Denzin et Lincoln, 2011), le « récit de vie » (Bertaux, 2010), les « entretiens ethnographiques » (Beaud, 1996), ou la « méthode biographique » (Bertaux, 1980; Peneff, 1990) ont pris une place plus importante dans la production des données, y compris dans les recherches centrées sur les membres d'une même famille (Lewis, 1961), voire sur un individu singulier, à l'instar de la biographie de Tante Suzanne réalisée par Maurizio Catani (Catani et Mazé, 1982).

Le contrôle des effets produits par la relation d'enquête

Dans les années 1990, autour de la parution de *La misère du monde*, ouvrage collectif coordonné par Pierre Bourdieu et qui rassemble une soixantaine d'entretiens de recherche afin de construire une « pluralité de perspective correspondant à la pluralité des points de vues » des sujets enquêtés, on voit bien se dessiner une posture visant à réduire l'incertitude sur le sujet social par un contrôle des effets produits par la relation d'enquête :

« Si la relation d'enquête se distingue de la plupart des échanges de l'existence ordinaire en ce qu'elle se donne des fins de pure connaissance, elle reste, quoi qu'on fasse, une relation sociale qui exerce des effets [...] sur les résultats obtenus. [...] Ces distorsions, il s'agit de les connaître et de les maîtriser [...]. » (Bourdieu, 1993, p. 904)

Ces distorsions et les manières de les maîtriser pour améliorer les conditions de félicité de la relation d'enquête ont largement été identifiées et commentées dans la littérature sociologique depuis le début des années 1990.

— L'une d'entre elles est ce qui relève de l'« imposition de problématique », à savoir « l'effet d'imposition que les questions naïvement égocentriques [...] peuvent exercer et surtout de l'effet en retour que les réponses ainsi extorquées risquent de produire sur l'analyse » (Bourdieu, 1993, p. 906). Tel qu'il est formulé, l'enjeu consiste alors, pour éviter toute

imposition de problématique, non pas à chercher à neutraliser l'enquêteur et ses questions, mais à s'interdire en tant qu'enquêteur de formuler des questions que les enquêtés ne sont jamais amenés à se poser.

— Une autre distorsions largement discutée dans la littérature est celle qui se caractérise par la dissymétrie dans la relation d'enquête liée à la distance sociale entre enquêteur et enquêté, distance sociale qui peut d'ailleurs se décliner elle-même selon que l'enquêteur occupe une position supérieure à l'enquêté, comme dans l'enquête en milieu populaire décrite par Gérard Mauger (Mauger, 1991), ou, inversement, lorsque l'enquêteur fait l'expérience de la réalité du rapport de domination dans le cadre de recherches l'amenant à devoir enquêter auprès de personnes qui exercent régulièrement leur pouvoir sur les autres, l'obligeant ainsi à être « dans ses petits souliers » (Chamboredon, *et al.*, 1994; Pinçon et Pinçon-Charlot, 1991; Pinçon et Pinçon-Charlot, 2007).

— Toujours dans ce registre des distorsions, on rencontre aussi dans cette littérature ce que Pierre Bourdieu a appelé l'« effet de légitimité » tel qu'on le rencontre dans les recherches portant sur les pratiques culturelles :

« La plus élémentaire interrogation de l'interrogation sociologique apprend que les déclarations concernant ce que les gens disent lire sont très peu sûres en raison de ce que j'appelle l'effet de légitimité : dès qu'on demande à quelqu'un ce qu'il lit, il entend : qu'est-ce que je lis en fait de littérature légitime ? Quand on lui demande : aimez-vous la musique, il entend : aimez-vous la musique classique, avouable. Et ce qu'il répond, ce n'est pas ce qu'il écoute vraiment, mais ce qui lui paraît légitime dans ce qu'il lui arrive d'avoir entendu. Par exemple, en matière de musique, il dira : j'aime beaucoup les valse de Strauss » (Bourdieu et Chartier, 1985, p. 223).

Plus tard, reprenant une inflexion plus générale des positions de Pierre Bourdieu exposées par Claude Grignon et Jean-Claude Passeron (Grignon et Passeron, 1989), Bernard Lahire a cherché à préciser les conditions sociales de production d'un effet de légitimité, montrant notamment une grande diversité de réactions possibles de la part des enquêtés :

« De l'enquêté docile, qui essaie de 'bien répondre' à l'enquêteur [...] à l'enquêté tout aussi docile, mais qui se fait encore plus petit qu'il n'est [...] et qui, non seulement ne cherche pas à sélectionner dans ses pratiques celles qui lui semblent les plus légitimes, mais les dévalorise constamment au même moment où il les énonce [...], en passant par celui qui revendique sans honte ses lectures et ses goûts musicaux illégitimes par méconnaissance quasi complète de l'ordre des légitimités, au fan de tel ou tel rocker qui met toute sa foi dans son idole et sur qui l'effet de légitimité n'aura pas de prise [...] ou à celui qui n'est absolument pas impressionné par la culture légitime et ses représentants [...], la palette des réactions possibles est particulièrement large. » (Lahire, 1996, p. 94)

Le contrôle des effets produits par la relation d'enquête a également fait l'objet d'une réflexion dans les recherches qualitatives centrées sur l'observation directe (Arborio et Fournier, 2010). C'est ainsi par exemple que, revenant sur l'observation comme pratique de recherche et non seulement comme moyen d'accès à des informations difficiles à saisir, Pierre Fournier a été amené à prendre en compte les formes de vigilance que les enquêtés exercent à l'égard de l'enquêteur, de manière à mieux maîtriser, dans le temps de l'analyse, les « ambitions explicatives » que le chercheur veut donner aux « interprétations tirées des comptes rendus d'observation ». Ce qu'il appelle « une ultime surveillance de l'observateur par lui-même » ou une « vigilance méthodologique » selon l'expression de Gaston Bachelard (Fournier, 1996, p. 118-119).

Le tournant interprétatif

L'inconfort du terrain

En anthropologie, à partir du moment où l'on est sorti du paradigme positiviste pour situer cette discipline en général et le travail de terrain en particulier du côté des sciences interprétatives (Atkinson, 1992; Hammersley, 1998), l'incertitude du sujet connaissant dans la relation d'enquête a d'abord pris la forme de l'expression d'un « inconfort du terrain » (La Soudière (de), 1988). Cette expression apparaît progressivement, aussi bien dans la présentation de la démarche méthodologique de l'ethnographe, que dans le choix de son style d'écriture qui, du fait même de la prise en compte de sa propre incertitude comme sujet, va s'affranchir des récits de type « réaliste » tels qu'on les trouve dans l'anthropologie classique pour laisser apparaître l'expérience du chercheur sur son terrain, lequel, sur le mode de la « confession » (Van Maanen, 1988), mentionne ses propres difficultés, ses doutes, ses émotions (Kleinman et Copp, 1993), voire les impasses de sa recherche (Barley, 2001b). Comme se le demande De La Soudière suite à la parution en France de *Un ethnologue au Maroc*, de Paul Rabinow, « Y a-t-il des enquêtes heureuses, sans état d'âme, ensoleillées de certitude ? Ça se saurait. » Et il continue :

« Rappelons-nous les questions existentielles de jeune homme de Leiris en Afrique, le spleen de Lévi-Strauss aux tropiques, les désespoirs d'un Malinowski sur son île, les angoisses de Jeanne Favret dans son bocage » (La Soudière (de), 1988).

Il s'agit alors de démystifier les idées reçues sur le travail de terrain, d'explicitier les doutes qui marquent profondément le quotidien du chercheur, parfois sur un mode humoristique (Barley, 2001a), de faire le constat d'une relation à l'autre difficile, biaisée, et souvent à l'origine d'un mal être qui était jusqu'alors resté sous silence dans les textes ethnographiques. Dans *Un ethnologue au Maroc*, Paul Rabinow laisse apparaître ce sentiment de malaise qui domine sa relation avec Malik, son informateur : « Y avait-il jamais eu la moindre communication et compréhension entre nous ? [...] Un abîme nous séparait qui ne pourrait jamais être comblé » (Rabinow, 1988, p. 104).

L'anthropologie réflexive

Au moins depuis *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris, la coproduction d'une ethnographie et d'une réflexion autobiographique va être vue comme un moyen d'atteindre une certaine objectivité :

« C'est en poussant à l'extrême le particulier que, bien souvent, on touche au général ; en exhibant le coefficient personnel au grand jour qu'on permet le calcul de l'erreur, en portant la subjectivité à son comble qu'on atteint l'objectivité. » (Leiris, 1988, p. 264)

Cette idée selon laquelle la prise en considération des faits subjectifs favorise l'objectivité, au lieu de l'anéantir, sera au centre de l'affirmation d'une « anthropologie réflexive » visant à prendre en compte le vécu du chercheur sur son terrain. Comme le résume bien Christian Ghasarian, « l'ethnologue n'est pas un être objectif observant des objets, mais un sujet observant d'autres sujets » (Ghasarian, 2002, p. 10). Ce constat, et l'exigence de réflexivité qu'il impose, conduit l'anthropologie contemporaine à devoir se situer entre une posture positiviste et une posture délibérément subjectiviste qui se dessine en contrepoint. C'est ce que fait par exemple Jean-Pierre Olivier de Sardan lorsqu'il s'interroge sur la place à accorder à la subjectivité du chercheur dans l'enquête ethnographique :

« La plupart des données sont produites à partir de ses propres interactions avec les autres, à travers la mobilisation de sa propre subjectivité, à travers sa propre 'mise en scène'. Ces données incorporent donc un 'facteur personnel' non négligeable. Ce biais est inévitable : il ne doit être ni

nié (attitude positiviste) ni exalté (attitude subjectiviste). Il ne peut qu'être contrôlé, parfois utilisé, parfois minimisé. » (Olivier de Sardan, 1995, p. 104)

III. « FAIRE SCIENCE » DU FAIT MEME DE L'INCERTITUDE

Il est possible en guise de conclusion, de rendre compte d'une autre posture épistémologique, encore peu prise en considération dans la littérature sociologique et anthropologique qui traite de la relation d'enquête ethnographique, et qui mérite d'être discutée : celle qui consiste à « faire science » non pas *en dépit*, mais *du fait même* de l'incertitude sur les sujets.

Cette posture peut être abordée à partir d'un exemple : celui de l'effet d'imposition dont on a vu qu'il était généralement envisagé comme une « distorsion » s'exerçant sur la relation d'enquête et sur les résultats obtenus, et que l'enquêteur devait chercher à « maîtriser », en évitant de poser aux enquêtés des questions qu'eux-mêmes ne se posaient pas.

On peut en effet se demander si les effets d'imposition de problématique enlèvent nécessairement aux discours produits leur valeur heuristique. En d'autres termes, l'effet d'imposition, délibéré ou non délibéré, ne peut-il pas être à la source d'une réflexivité du sujet social qui, déclenchée par les questions du sujet connaissant, l'amène à produire un discours inédit ? Si, comme on l'a vu, à moins de revenir à une posture positiviste qui conduit à penser les questions comme des interférences, on considère que toute procédure de sollicitation exerce des effets sur les enquêtés et leurs discours, n'est-il pas possible d'examiner ces effets non pas pour en évaluer l'altération qu'ils feraient subir à la réalité vécue, mais pour rendre les données plus intelligibles ?

C'est ce que se propose d'examiner Wenceslas Lizé dans un article récent publié dans la revue *Genèses*, en interrogeant le sens du discours produit sur le goût de la musique à partir d'une enquête ethnographique sur les musiciens de jazz (Lizé, 2009).

Dans ce texte, Lizé montre que ce qu'il convient généralement d'appeler un « entretien réussi » en ce qu'il répond parfaitement aux attentes de l'enquêteur, peut s'avérer au final assez pauvre du point de vu de l'apport de connaissances sur le milieu étudié. Ainsi, un entretien réalisé avec un amateur érudit, face à l'enquêteur perçu comme jazzophile, produit une relation congruente, sans fausse note, dans laquelle les questions de l'enquêteur ne suscitent chez l'enquêté aucune hésitation, aucune réflexion et, au final, aucune interrogation sur son propre goût.

Inversement, un entretien classiquement considéré comme « raté » dans la mesure où l'enquêteur n'a pas réussi à contrôler l'imposition de sa propre problématique et les effets que cela produit sur le discours de l'enquêté, peut s'avérer, au final, riche d'enseignements pour la recherche. Lizé prend ici l'exemple d'une jeune femme amatrice de jazz qui éprouve certaines difficultés à faire siennes les attentes de l'enquêteur lorsque celui-ci cherche à la faire parler sur son goût pour cette musique, ce qui pour elle « ne s'explique pas ». Difficultés également à lui raconter l'histoire de ce goût pour le jazz, ce qu'elle refuse de faire, précisément en refusant de répondre à des questions qu'elle ne se pose pas elle-même, vivant plutôt son goût pour le jazz dans le présent, sur le mode de la spontanéité et renvoyant le goût érudit pour le jazz à une norme masculine qui veut se faire passer pour universelle.

Ainsi, une approche de la relation d'entretien visant à contrôler l'effet d'imposition aurait conduit à voir dans les propos de cette amatrice des « artefacts » produits par la situation d'enquête. Or, ses propos sont bien ici porteurs d'informations pertinentes sur son rapport au jazz. Ils visent à révéler son goût contre les présupposés implicites du questionnement, non contrôlés par l'enquêteur.

On voit bien à partir de cet exemple que, loin de faire systématiquement obstacle à la visée de connaissance, les effets induits par les questions de l'enquêteur peuvent au contraire avoir des vertus heuristiques en ce qu'ils permettent de se poser de nouvelles questions, de faire apparaître des écarts significatifs porteurs de connaissance. Ils introduisent de ce point de vue une autre manière d'aborder la question de ce que l'on peut entendre par « faire science avec l'incertitude », plus fidèle à ce que Didier Fassin appelle avec éloquence « l'innocence perdue de l'anthropologie » :

« Une pensée inquiète, telle pourrait être la posture à la fois la plus créative et la plus honnête, loin des certitudes d'une anthropologie qui a souvent cru savoir pour elle-même et à la place des autres » (Fassin, 2006).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Arborio Anne-Marie et Fournier Pierre, *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*, Paris, Armand Collin - collection 128, 2010.

Atkinson Paul, *Understanding ethnographic texts*, Newbury Park, Sage Publications, 1992.

Bachelard Gaston, *Le rationalisme appliqué*, Paris, PUF, 1949.

Bachelard Gaston, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Librairie philosophique J. VRIN, 1967 [1934].

Barley Nigel, *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, Paris, Payot et Rivages, 2001a.

Barley Nigel, *Un anthropologue en déroute*, Paris, Payot/Voyageurs, 2001b [1983].

Beaud Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *Politix*, vol. 35, septembre 1996, p. 226-257.

Beaud Stéphane et Weber Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 1998.

Becker Howard, « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62, n° 62-63, 1986, p. 105-110.

Bertaux Daniel, *Histoires de vies - ou récits de pratiques ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Rapport au CORDES, Mars 1976.

Bertaux Daniel, « L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, 1980.

Bertaux Daniel, *Le récit de vie*, Paris, Armand Collin, 2010.

Boudon Raymond et Lazarsfeld Paul F., *Le vocabulaire des sciences sociales; concepts et indices*, Paris, Mouton, 1965.

Boudon Raymond et Lazarsfeld Paul F., *L'analyse empirique de la causalité*, Paris, Mouton, 1966.

Bourdieu Pierre, « Comprendre », in P. Bourdieu (Éd.), *La misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 903-939.

Bourdieu Pierre et Chartier Roger, *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985.

Bourdieu Pierre, Passeron Jean-Claude et Chamboredon Jean-Claude, *Le métier de sociologue; préalables épistémologiques*, Paris, Mouton, 1967.

- Catani Maurizio et Mazé Suzanne, *Tante Suzanne, une histoire de vie sociale*, Paris, Librairie des Méridiens, 1982.
- Cefaï Daniel, « Faire du terrain à Chicago dans les années cinquante. L'expérience du Field Training Project », *Genèses*, vol. 46, n° 1, mars 2002, p. 122-137.
- Cefaï Daniel (Éd.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003.
- Cefaï Daniel et Quéré Louis, « Naturalité et socialité du self et de l'esprit », in G. H. Mead (Éd.), *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 2006, p. 3-92.
- Chamboredon Hélène, Pavis Fabienne, Surdez Muriel et Willemez Laurent, « S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèses*, vol. 16, 1994, p. 114-132.
- Chapoulie Jean-Michel, « Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. XXV, n° 4, octobre-décembre 1984, p. 562-608.
- Chapoulie Jean-Michel, *La tradition sociologique de Chicago : 1862-1961*, Paris, Le Seuil, 2001.
- Demazière Didier et Dubar Claude, *Analyser les entretiens biographiques*, Paris, Nathan, 1997.
- Denzin Norman K., *Interpretive Interactionism*, Los Angeles - London, Sage, 2002.
- Denzin Norman K. et Lincoln Yvonna S. (Éds), *Handbook of Qualitative Research*, Los Angeles - Ldonon, Sage, 2011.
- Fassin Didier, « L'innocence perdue de l'anthropologie : remarques sur les terrains sensibles », in F. Bouillon, M. Fresia et V. Tallio (Éds), *Terrains sensibles - Expériences actuelles de l'anthropologie*, Paris, Centre d'études africaines-Dossiers africains, 2006, p. 97-103.
- Fassin Didier et Bensa Alban (Éds), *Les politiques de l'enquête. Epreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, 2008.
- Fournier Pierre, « Des observations sous surveillance », *Genèses*, vol. 24, 1996, p. 103-119.
- Geertz Clifford, « "Du point de vue de l'indigène" : sur la nature de la compréhension anthropologique », *Savoir local, savoir global*, Paris, PUF, 1983.
- Ghasarian Christian (Éd.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2002.
- Grignon Claude et Passeron Jean-Claude, *Le savant et le populaire*, Paris, EHESS-Gallimard-Seuil, 1989.
- Hammersley Martyn, *Reading Ethnographic Research. A Critical Guide*, London and New York, Longman, 1998.
- Hughes Everett C., *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Éditions de l'E.H.E.S.S., 1996.
- Kandel Liliane, « Réflexion sur l'usage de l'entretien, notamment non directif, et sur les études d'opinion », *Epistémologie sociologique*, n° 13, 1972, p. 25-46.
- Kleinman Sherry et Copp Martha, *Emotions and Fieldwork*, Newbury Park, CA, Sage Publications, 1993.
- La Soudière (de) Martin, « L'inconfort du terrain. "Faire" la Creuse, le Maroc, la Lozère... », *Terrain*, vol. 11, 1988, p. 94-105.

- Lahire Bernard, « Variations autour des effets de légitimité dans les enquêtes sociologiques », *Critiques Sociales*, n° 8-9, juin 1996, p. 93-101.
- Legavre Jean-Baptiste, « La neutralité dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence », *Politix*, vol. 9, n° 35, 1996, p. 207-225.
- Leiris Michel, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1988 [1934].
- Lewis Oscar, *Les enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*, Université du Québec à Chicoutimi, Les classiques des sciences sociales, 1961.
- Lizé Wenceslas, « Entretiens, directivité et imposition de problématique. Une enquête sur le goût musical », *Genèses*, vol. 76, n° 3, 2009, p. 99-115.
- Malinowski B., *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Editions Gallimard, 1989 [1922].
- Mauger Gérard, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, décembre 1991, p. 125-143.
- Olivier de Sardan Jean-Pierre, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, n° 1, 1995, p. 71-109.
- Olivier de Sardan Jean-Pierre, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Paris, Bruylant, 2008.
- Peneff Jean, *La méthode biographique. De l'Ecole de Chicago à l'histoire orale*, Paris, Armand Colin, 1990.
- Pinçon Michel et Pinçon-Charlot Monique, « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie. Distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, vol. 6, n° 120-133, 1991.
- Pinçon Michel et Pinçon-Charlot Monique, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte (Coll. Repères), 2007.
- Rabinow Paul, *Un ethnologue au Maroc. Réflexion sur une enquête de terrain*, Paris, Hachette, 1988.
- Rogers Carl, « The Nondirective Method as a Technique for Social Research », *American Journal of Sociology*, vol. 50, n° 4, 1945, p. 279-283.
- Schwartz Olivier, *L'empirisme irréductible*, Paris, Nathan, 1993.
- Shaw Clifford R., *The Jack-Roller : A Delinquent Boy's Own Story*, Chicago, University of Chicago Press, 1930.
- Van Maanen John, *Tales of the Field. On Writing Ethnography*, Chicago, The University of Chicago Press, 1988.